

M. HÉRON DE VILLEFOSSE

ET LES FOUILLES DE RUSCINO



PERPIGNAN
IMPRIMERIE CATALANE DE J. COMET

—
1919

Bibliothèque Maison de l'Orient



148726

M. HÉRON DE VILLEFOSSE

et les fouilles de Ruscino

Nous avons appris avec une profonde tristesse la mort de M. Héron de Villefosse, membre de l'Institut, officier de la Légion d'Honneur, conservateur du Musée du Louvre.

Le nom de cet éminent savant, qui fut aussi un grand patriote, est illustre depuis la Commune de 1871 : Au moment où les révolutionnaires incendiaient le Louvre, il arrêta net, par son indomptable énergie, le feu dévastateur qu'ils venaient d'allumer¹.

Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il avait été investi en 1913, des fonctions de directeur des Musées Nationaux, en l'absence de M. Marcel. « Je prie les dieux immortels, écrivait-il, de me préserver de toute affaire ennuyeuse, surtout d'un vol ou d'une mutilation de tableau. C'est toujours dans cette saison que les événements tragiques pour le Louvre se sont produits. » Pendant la guerre, on lui confia à nouveau ce poste. Il redoutait dans un moment aussi angoissant, au moment où l'ennemi tentait de surprendre Paris, d'assumer une charge aussi lourde. Depuis le 20 mars, M. de Villefosse avait la direction des Musées « avec toutes les responsabilités, disait-il, et tous les ennuis qui en découlent » ; direction intérimaire, bien entendu, car le nouveau directeur, M. Marcel, venait d'être nommé, mais il n'avait pas encore pris possession de son poste.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait élu,

¹ Pendant l'année terrible, alors qu'il était tout jeune attaché au Louvre, M. de Villefosse avait défendu et sauvé avec Barbet de Jouy, contre le pillage et l'incendie, les trésors de notre grand musée national.

pour 1918, M. de Villefosse, président de l'Institut de France. Ce choix avait été prémédité en vue même du grand événement de la victoire escomptée à ce moment, mais qui, grâce au génie suprême de Foch, devait avoir lieu quelques mois plus tard.

C'était au président de l'Institut de France¹ qu'il appartenait de célébrer en séance publique, sous la coupole, le triomphe du droit et de l'honneur. Or, M. Héron de Villefosse était un noble et glorieux vétéran. Il n'a pas eu l'immense joie de voir conclure cette fameuse « Paix française » qu'il avait pressentie et tant désirée.

La carrière scientifique, littéraire et artistique du grand savant est d'ailleurs la plus belle qui ait pu exister : M. Héron de Villefosse, que ses travaux ont classé au premier rang des archéologues et des historiens, était membre ou président de toutes les commissions et sociétés traitant des questions sur lesquelles se sont affirmées sa maîtrise et sa grande autorité : l'Académie royale d'archéologie de Belgique, l'Académie d'histoire de Madrid, l'Académie d'archéologie de Rome, l'Association des architectes et archéologues portugais de Lisbonne, l'avaient élu depuis de longues années, et il n'est peut-être pas une académie ou société savante étrangère qui n'ait tenu à honneur de le compter au nombre de ses membres.

La France perd aujourd'hui un de ses plus grands savants, qui fut en même temps un grand patriote. Patriote ! Il n'y a qu'à lire les quelques lignes qu'il m'envoyait au début de la grande guerre, au moment angoissant où l'Allemagne perfide, envahissant traitreusement la Belgique, fonçait sur nous : « Les nouvelles de la bataille interminable paraissent assez bonnes aujourd'hui. Le laconisme des communiqués officiels est souvent bien peu encourageant, mais aujourd'hui il semble qu'on doit lire entre les lignes quelque chose de bon et de favorable. Nous en avons terriblement besoin, et les pauvres Belges aussi. Ils sont admirables de courage et de résignation... »

Au milieu de ces nouvelles désolantes et des deuils

¹ Le Bureau de l'Institut pour 1918 se trouvait ainsi constitué : M. Héron de Villefosse, président ; MM. Etienne Lamy, Painlevé, Ferdinand Humbert et Vidal de la Blache, vice-présidents ; M. René Cagnat, secrétaire.

répétés, il m'écrivait : « Le désespoir et la tristesse occupent nos âmes ; les malheurs de la patrie se mêlent aux nôtres et sont durs à supporter. Il faut pourtant avoir du courage ; il faut espérer toujours¹. »

M. de Villefosse avait été dès le début de la guerre, fortement éprouvé. Il avait perdu plusieurs parents, et les Boches avaient ruiné de fond en comble son château de Seine-et-Marne. « J'ai eu autour de moi des morts et des blessés ; j'en ai encore tous les jours ; je ne puis rentrer chez moi sans trouver une dépêche ou une lettre m'annonçant la mort d'un parent ou d'un ami. On vit dans le deuil et dans la tristesse ; on ne peut penser à autre chose qu'à cette guerre épouvantable qui nous coûte tant de sacrifices et qui fait couler le sang le plus généreux. Ma maison a été pillée, saccagée, dévastée de fond en comble ; j'ai perdu tous mes souvenirs de famille, enlevés par les Boches ou écrasés sous le talon de leurs bottes immondes. Notre pauvre Brie a été ravagée². »

.....

Mais ici je n'ai pas à faire l'éloge du grand savant. Une plume plus autorisée que la mienne saura retracer cette vie toute de science, d'honneur, de probité et de pur patriotisme.

Je dois m'acquitter d'une dette de reconnaissance envers l'illustre défunt. C'est grâce à son énergique intervention auprès des sociétés savantes et à son inlassable encouragement qu'il prodiguait autour de lui, que les fouilles de Ruscino purent être entreprises, poursuivies et minutieusement exécutées. C'est à ce titre que nous autres, Rousillonais, nous lui devons toute notre reconnaissance.

M. de Villefosse s'était tout particulièrement intéressé aux fouilles de Ruscino. Les rapports qu'avait présentés M. Thiers au sujet de ces recherches l'avaient séduit, et il n'avait pas hésité à demander plusieurs fois des subsides importants en vue de la continuation de ces travaux. « Ces fouilles sont du plus haut intérêt, écrivait-il en 1910,

¹ Lettre du 29 octobre 1914, Palais du Louvre.

² Lettre du 11 octobre 1914.

et je n'hésite pas à demander à la prochaine séance une subvention de 2.500 francs, au Comité d'archéologie¹. « Nous sommes là, écrivait l'éminent savant M. Camille Jullian, sur un champ de fouilles exceptionnel². Jamais fouilles n'auront donné plus ample moisson de textes épigraphiques et d'inscriptions concernant l'histoire générale. » C'est ainsi que, grâce aux généreux subsides obtenus par M. de Villefosse, les fouilles de Ruscino, méthodiquement menées par M. Thiers, qui rédigea de très scientifiques rapports, eurent d'heureux résultats : les premières découvertes, inscriptions impériales, objets de bronze, statuettes, etc., en sont une preuve indiscutable : « Ce sont des fouilles désormais fameuses », écrivait en 1909, M. Camille Jullian³.

En somme, c'est grâce à son énergique intervention que les recherches ont pu continuer. Le 27 avril 1913, après cinq années de recherches laborieuses qui avaient donné d'heureux résultats, le Comité Central du Ministère était chargé de se prononcer sur les demandes de subvention proposées par le Comité des Travaux Historiques. Il y avait eu un nombre insolite de demandes, et naturellement il avait fallu en réduire un certain nombre. M. H. de Villefosse, en cette circonstance, avait pris la parole pour défendre celle qui intéressait les fouilles de *Ruscino*, et avait déclaré qu'il « la considérait comme irréductible ». Le Comité Central avait bien voulu partager sa manière de voir, et M. de Villefosse annonçait avec joie à M. Thiers, chargé de ces travaux, « que les 2000 francs demandés par le Comité d'Archéologie avaient été définitivement votés par le Comité Central. L'éminent savant ne cessait de prodiguer ses encouragements à M. Thiers : « Les beaux jours sont revenus, lui écrivait-il, les journées sont plus longues : deux raisons qui me font espérer que vos fouilles de Castel-Roussillon ne tarderont

¹ Cette somme fut accordée par la Commission Piot, à laquelle vint s'ajouter une nouvelle somme de 1.000 francs demandée par le regretté savant au Comité d'archéologie. Plus tard, d'autres crédits importants furent également accordés.

² C. JULLIAN, *Revue des Etudes anciennes*, Chronique gallo-romaine, 1910.

³ C. JULLIAN, *Ibid.*, 1911.

pas à reprendre; je souhaite que 1913 vous apporte d'heureuses surprises et une nouvelle moisson épigraphique¹... Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir me joindre à vous et partager vos émotions archéologiques. »

Et, quelques mois plus tard, en apprenant les heureuses trouvailles qui avaient eu lieu, il écrivait : « Après l'admirable découverte du *forum* avec ses piédestaux et celle de l'inscription de C. Memmius Regulus, le Comité Central serait bien ingrat s'il ne vous accordait pas de nouveaux fonds pour compléter vos découvertes² ».

En effet, de nouveaux subsides étaient votés, mais la guerre atroce déchaînée au mois d'août arrêta les fouilles. Deux ans après, Thiers, le regretté archéologue chargé des fouilles, terrassé par la maladie, disparaissait. Le 6 mai 1914, M. de Villefosse avait obtenu pour les fouilles une somme de 2500 francs qui avait été accordée à sa demande par la Commission Piot.

M. de Villefosse avait reconnu, ainsi que M. Camille Julian, l'importance de cette découverte : « Ruscino dont le nom seul était à peine connu prend maintenant dans l'histoire de la Gaule et dans notre archéologie nationale une place tout à fait prépondérante...³ ».

En somme, on peut dire que, grâce à toutes les subventions dont il eut la louable initiative, M. Thiers put entreprendre et poursuivre la tâche difficile et ardue de l'exploration de Ruscino.

Malgré les soucis, les deuils, les tristesses de la guerre, les fouilles de Ruscino continuèrent à vivement intéresser M. de Villefosse. Après la mort du regretté Thiers, j'avais continué à « rester en contact » avec l'illustre savant, et à le tenir, suivant son désir, au courant des fouilles ou des découvertes imprévues qui auraient lieu à Ruscino. A cet effet, j'avais réuni toute la collection de

¹ Lettre du 27 avril 1912, adressée à M. Thiers.

² Juillet 1913. — Au sujet des fragments épigraphiques, il écrivait : « Qui aurait pu se douter, il y a dix ans, que ce petit coin de terre allait fournir cette belle récolte de textes sans parler du reste. Le *Corpus* était complètement muet à son endroit. Le chapitre qui le concernera dans le supplément du t. XII sera d'un intérêt exceptionnel.

³ 3 novembre 1914.

poteries estampillées (aujourd'hui au Musée de Saint-Germain), qui lui ont servi à faire un rapport au Comité, rapport que j'ai reproduit dans une étude ¹.

Pendant qu'il préparait ce travail dans sa propriété de La Fosse, en Seine-et-Marne, il m'écrivait : « Nous entendons ici le canon toute la journée, celui de Soissons, de Berry-au-Bac ou de Reims, suivant la direction du vent ; cela nous rappelle à la réalité, et nos pensées se reportent à tout instant vers nos vaillants soldats. Que Dieu nous accorde bientôt la victoire ! Votre bien dévoué ² ».

Et plus tard, ³ « Le souhait que nous formons tous, que nous avons tous au fond du cœur, c'est de voir luire l'aurore de la justice, la fin de nos tristesses et le soleil de la victoire ».

L'illustre savant s'est éteint au moment où son rêve le plus ardent allait se réaliser, à cet instant suprême où la France mutilée par l'Allemagne allait panser ses blessures et redevenir triomphante, écrasant à tout jamais la puissance de cet orgueilleux empire écroulé, gisant à terre, dompté par nos héroïques soldats et par nos chefs sublimes, imposant aux puissances déchues cette paix française dont les nations alliées dans un accord unanime viennent de rédiger le traité que les diverses puissances intéressées ont signé et ratifié.

Henry ARAGON.



¹ *La Céramique de Ruscino*, avec autorisation du Directeur de l'Enseignement supérieur.

² Lettre du 8 août 1916.

³ 26 décembre 1916.